

Le Prix Nobel 2017 de chimie Jacques Dubochet, professeur à l'université de Lausanne, évoque avec passion et sincérité ses valeurs et ses combats. Entretien

«Le savoir est un bien commun»

PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURA DROMPT ET
SELVER KABACALMAN

Rencontre ► Qui interviewe qui? Le doute est permis, quand commence l'entretien avec Jacques Dubochet. Le professeur, fraîchement récompensé du Prix Nobel pour ses travaux sur la cryomicroscopie électronique, dégage un calepin et note consciencieusement à qui il a affaire: noms, fonctions, études. Abonné de longue date au *Courrier* – «D'ailleurs, vous devriez parler plus souvent de science!» –, il en connaît les plumes. Le temps passe vite avec Jacques Dubochet, qui partage ses engagements et sa recherche avec passion.

La curiosité l'emporte pour la première question... Un Prix Nobel qui attire tous les regards, qu'est-ce que ça fait? «C'est très bizarre. Je n'ai pas changé, je suis toujours la même personne. Mais j'ai eu de la chance de ne pas le recevoir plus tôt, j'ai pu me construire tranquillement.» Il a ainsi développé un socle solide, une forme d'harmonie individuelle. «On vit sur deux jambes. La première représente ce que nous sommes, comme individu. L'autre, notre intégration dans la société.» Il compare la situation à celle d'un sportif qui recevrait tous les honneurs trop jeune. Quel épanouissement face à la pression médiatique? «La rétribution et les critiques peuvent détruire ou gonfler une personne.»

Mainmise de l'économie sur la science

Depuis l'attribution de cette récompense, Jacques Dubochet n'a pas vu des changements que pour son quotidien... Des groupes privés l'ont abordé peu après. «J'ai reçu l'annonce d'une firme qui m'expliquait pouvoir faire fructifier ma nouvelle situation... Mais, ils ne me connaissaient pas.» Le scientifique est attaché au bien com-

mun et veille face à la privatisation de la recherche.

La pression exercée sur les chercheurs pour les faire grimper dans les classements universitaires, par exemple, se rapporte selon lui à un «cirque épouvantable». Les revues scientifiques se basent sur des «facteurs d'impact», un indicateur censé mesurer la visibilité des études. «C'est la mainmise de l'économie sur la production scientifique. Le système de la publication prétend juger les chercheurs, mais c'est l'industrie du journal qui se fait porter par les scientifiques.»

Il dénonce la perte de contrôle des auteurs sur leurs articles. Le chimiste encourage donc le soutien aux journaux comme le PLOS (Public Library of Science), où le contenu scientifique reste aux mains de qui l'a produit.

L'éthique: aussi pour les sciences «dures»

L'enjeu touche les universités et les fonds publics qui les alimentent. La Suisse finance la recherche, puis les scientifiques publient leurs découvertes dans des revues privées, auxquelles les hautes écoles doivent ensuite payer de coûteux abonnements pour les mettre à disposition de leurs propres étudiants... «La recherche et le savoir sont des biens communs. Or des personnes et des groupes ont tendance à s'approprier les richesses. Que cela soit la terre, ce qu'il y a dessus ou ce qu'il y a dessous. Tout part chez des privés. Il est indispensable de défendre nos biens communs.»

Pour le chimiste, «le problème n'est pas de produire du savoir, mais de savoir ce que l'on en fait». «Prenons l'exemple du CRISPR-Cas 9.» Le quoi? «Comment, vous ne connaissez pas?», il épelle consciencieusement. «Deux femmes ont inventé cette méthode pour éditer rapidement les génomes. Elles auraient dû recevoir le Prix Nobel de médecine. Problème: que fait-on de cette découverte?



«Nous voulons que nos étudiants soient d'aussi bons citoyens qu'ils sont d'excellents biologistes. Et qu'ils s'interrogent sur l'impact de leurs recherches sur la société.» ARC

D'aucuns utilisent cette technique pour des embryons modifiés... Nous devons apprendre à utiliser ce savoir correctement.»

Son discours sur l'éthique vient de loin. Jacques Dubochet a participé à la création du programme «Biologie et société». «La biologie suscite des questions éthiques, un champ qui n'est pas réservé aux sciences humaines. Les chercheurs en sciences dures ont tout autant d'éthique que les autres.» A condition de responsabiliser les scientifiques. Un but qu'il poursuit, avec ses collègues. «Nous voulons que nos étudiants soient d'aussi bons citoyens qu'ils sont d'excellents biologistes. Et qu'ils s'interrogent sur l'impact de leurs recherches sur la société.»

Combien ont eu autant de chance?

Engagement. Le principe lui tient à cœur, même s'il admet qu'être né bien entouré et du bon côté de la planète a joué en sa faveur. «J'ai eu des moments difficiles comme tout le monde, mais j'ai surtout eu beaucoup de chance.»

Combien d'êtres humains ont-ils bien pu fouler la planète depuis des millénaires? Rapide évaluation. «Sur les cent milliards d'êtres qui ont pu exister jusqu'à ce jour sur cette terre, combien ont eu autant de chance que moi? Je n'ai pas vécu la guerre, j'étais au centre de l'Europe pendant les trente glorieuses, je n'ai jamais été sérieusement malade, je n'ai jamais été au chômage, mes enfants sont très sympathiques... Ça ne fait pas beaucoup de monde.»

Il conclut sur sa satisfaction à payer ses impôts, en guise de remerciement pour la société qui lui a permis un tel parcours. «Je suis bien entendu en faveur de l'augmentation des moyens de l'Etat.» L'heure a tourné, son vélo l'attend un peu plus loin. «On n'a pas parlé de science!» On a tout de même appris – entre autres – ce qu'était le CRISPR-Cas 9. I

«Mai 68, c'était une belle dégelée»

Vous prenez part à la vie politique de Morges, en tant que conseiller communal socialiste...

Jacques Dubochet: Oui et ma femme y siège aussi, chez les Verts. L'engagement, c'est une histoire de famille: Ma fille a travaillé cinq ans en Inde dans le développement et son mari chez MSF au Soudan du Sud.

Vous êtes investi dans la lutte contre le dérèglement climatique. Comment expliquer le fossé entre le savoir accumulé sur la question et l'inertie face aux risques?

C'est une question compliquée, à laquelle je n'ai pas plus de réponse que vous. Le système nerveux est fait pour réagir aux événements du moment. La fonte des glaciers en Suisse me touche parce que nous allions y pique-niquer avec mes enfants. Les pires dégâts qui ont lieu aux Etats-Unis ne nous touchent pas autant.

L'être humain possède la capacité à construire de l'abstrait, à planifier à long terme. Mais il est difficile de mettre

de l'émotion là-dedans... Nous pouvons espérer qu'il y ait soudainement un changement, que le monde se lancera dans l'écologie du jour au lendemain.

Avez-vous vécu des moments de solitude dans vos combats?

A l'université, jamais. Par contre, au conseil communal, oui (rires). Enfin, nous sommes 50-50. Un moment m'a semblé historique: l'enjeu portait sur l'introduction d'un impôt sur la succession pour les personnes à grande fortune. Il y a eu une très bonne discussion. Et paf. Exactement cinquante et une voix de droite se sont élevées comme un seul homme. C'était la guerre. On ne peut pas les convaincre, il faut lutter.

Vous avez vécu Mai 68, qu'est-ce que cet événement vous a apporté?

Une ouverture au monde. J'étais un brave garçon d'une famille très libérale, je voulais faire de la science. Je sortais d'une situation difficile avec ma dyslexie mais j'allais de mieux en

mieux. J'étais devenu officier au service militaire où j'ai rencontré un soldat, communiste engagé, qui m'a enseigné le marxisme. Je ne suis pas devenu communiste mais le manifeste du Parti communiste est quand même vachement bien écrit.

Mai 68, c'était une belle dégelée. Vous imaginez un Mai 68 aujourd'hui? Les étudiants qui ficheraient dehors les pontes d'un type d'éducation complètement gonflée? Ça serait intéressant que nos étudiants fassent la révolution et disent qu'ils n'y croient plus? Non?

Comment garder la flamme aussi vive tout au long de sa vie?

Ce n'est de loin pas une question triviale. En 68, j'étais avec un ami, fils de banquier. Son papa me voyait comme un homme sage et raisonnable. Il m'avait dit: «Ça passera». L'image du banquier dans sa grosse voiture noire cercueil m'a retourné le cœur. Je me suis dit, non, non, non, je ne veux pas être ça.

PROPOS RECUEILLIS PAR LDT ET SKN

L'égalité, un engagement institutionnel

Vous êtes une figure marquante du bureau de l'égalité de l'université de Lausanne. Comment l'inégalité entre les genres dans les universités influence-t-elle la recherche scientifique?

Jacques Dubochet: La science a été fabriquée par les hommes et pour les hommes. Or, elle serait meilleure si elle était «agenrée». Une science où femmes et hommes auraient leur place, avec leurs spécificités et leurs différences.

C'est l'histoire de la vie qui sépare le mâle de la femelle. Car ils sont biologiquement différents, mais les différences individuelles sont une richesse. On peut avoir une égalité dans la différence et dans le respect de cette différence. Je pense que l'égalité homme-femme est la plus grande révolution de l'humanité.

L'Unil veut augmenter le nombre de professeures pour tendre vers cette égalité dans son corps enseignant. Comment?

A Genève, il y a une loi universitaire favorisant les femmes dans l'accès au corps professoral en cas d'égalité des dossiers, mais celle-ci n'existe pas à Lausanne. Cependant, l'Unil s'est engagée à favoriser les candidatures féminines. Il existe des commissions de nomination, qui consistent à trouver la meilleure personne pour le poste à pourvoir en assurant un recrutement sans discrimination. J'ai participé à une trentaine de ces séances. En tant que délégué, envoyé par le Bureau de l'égalité, notre rôle consiste à nous assurer du bon déroulement de la procédure. La plupart du temps, il n'y a rien à dire. Et parfois, il y a de superbes dérapages. Quand par exemple un membre de la commission dit qu'une candidate féminine est jeune, qu'elle vient d'avoir un enfant et qu'elle en fera probablement d'autres. Ça, c'est du pain béni pour le délégué.

PROPOS RECUEILLIS PAR LDT ET SKN